

### Avant-propos

Au départ d'une expérience de formation, la question des difficultés rencontrées par les personnes sans emploi, et plus singulièrement, en ce qui concerne leur rapport au temps, se trouve posée. Sentiment de culpabilité et souffrances sont mis sur la table. Karinne Noiret, formatrice permanente au Cefoc, propose de prendre du recul par rapport aux mécanismes d'exclusion de ceux qu'on appelle les « sans emploi ». S'ils n'ont pas d'emploi, doivent-ils pour autant considérer que leur vie est vide de sens ? Qu'ils n'ont aucune utilité pour la société ? L'analyse interroge la place du travail, plus précisément de l'emploi, dans la société actuelle et ses conséquences au quotidien sur le rapport au temps de cette catégorie de personnes « sans », les « sans emploi », largement stigmatisée aujourd'hui.

**Mots-clés :** Chômage – Emploi – Exclusion – Travail (sens du) – Temps

### Introduction

L'analyse qui suit approfondit une réflexion qui a été initiée dans un groupe de formation mené en partenariat par le Cefoc et le CIEP<sup>1</sup>. Ce groupe avait choisi comme thème « l'humain pressé ». Il était donc question de réfléchir aux rapports que l'homme moderne occidental entretient avec le temps. La question du temps de travail s'est invitée assez naturellement : burn-out et autres sont là pour rappeler que conjuguer vie professionnelle et vie de famille dans un espace qui semble toujours plus court n'est guère aisé. Le groupe a réfléchi à cette question. Cependant, pour élargir l'horizon de la réflexion, le groupe a aussi questionné le rapport au temps de celles et ceux qui n'ont pas ou plus d'emploi.

Un « chômeur de longue durée » est venu témoigner à propos de son parcours. Cet homme d'une cinquantaine d'années a connu une carrière professionnelle variée : multipliant les formations et les statuts (intérimaire, indépendant, salarié, fonctionnaire, demandeur d'emploi avec ou sans indemnité de chômage, bénévole) tout autant que les emplois. Il a connu une période de chômage qui aura duré quatre ans. Ce témoin a confié au groupe ne pas avoir trop souffert de sa période de chômage car son épouse percevait un salaire : il a ainsi pu continuer à s'investir bénévolement et garder un réseau de relations. Cette période de non-travail, il a décidé de la mettre à profit pour réfléchir à ce qu'il voulait faire, et surtout ne plus faire. Il a reconnu avoir beaucoup de ressort en lui, ce qui lui a permis de ne pas sombrer et de rester actif en-dehors du monde de l'emploi. Au final, c'est la pratique d'un hobby qui lui a permis de décrocher un nouveau contrat de salarié.

Ce témoignage a ému quelques participants du groupe. Plus particulièrement, la maman d'un jeune de 26 ans, au chômage depuis six ans, n'ayant jamais eu d'emploi. Elle a pris la parole pour témoigner à son tour de la détresse de son fils, qui manque de repères (« *A quoi bon se lever ? Pour faire quoi ? Quelle est ma place dans une société où je ne peux rien apporter ?* »). Elle a aussi expliqué comment, en tant que parent, elle-même est en souffrance face à cette situation car le désespoir de son enfant la touche également. C'est toute la famille qui se trouve ainsi déstructurée. Les parents se culpabilisent (« *Qu'a-t-on fait de mal ?* »), s'inquiètent pour son avenir (« *Que va-t-il devenir ?* »), pour son moral (« *Ne risque-t-il pas de faire des bêtises ?* »), pour son épanouissement personnel (« *Pas facile de faire des rencontres lorsque l'on reste chez soi* »)... Bref, ils constatent une rupture profonde par rapport au sens de la vie : comment se projeter dans un futur quand il n'y a aucune perspective ? Quelle influence

<sup>1</sup> Centre d'Information et d'Éducation Populaire du Mouvement Ouvrier Chrétien.

le chômage prolongé, l'inactivité subie peut-elle avoir sur la structuration du temps des personnes qui n'ont pas les ressorts nécessaires pour y faire face ? Et quelles répercussions pour leur famille ?

## **Sale temps pour l'emploi**

Le chômage de masse que l'on connaît a banalisé une situation qui épargne aujourd'hui de moins en moins de salariés : la perte d'emploi. Depuis la grave crise économique des années septante, le chômage s'est durablement installé en Belgique. Pour comprendre l'ampleur du phénomène, deux chiffres peuvent être cités : en 1974, on comptabilise 96 933 travailleurs en chômage ; en 1987, on en compte 515 120<sup>2</sup>. En février 2015, le nombre de chômeurs complets indemnisés s'élève à 442.521<sup>3</sup>. Mais c'est sans compter le changement de réglementation récemment entré en vigueur, qui fixe une limitation à trois ans du droit aux allocations d'insertion : le nombre de chômeurs dont le droit aux allocations d'insertion a pris fin en février 2015 s'élève à 1.168 (et il était de 18.432 en janvier)<sup>4</sup>.

Les dernières mesures prises par le gouvernement en matière de réduction des allocations de chômage, les politiques d'activation, les contrôles toujours plus renforcés plombent encore un peu plus le moral des travailleurs sans emploi : culpabilisation, stigmatisation et suspicion... dans un contexte de crise économique<sup>5</sup>.

Le fait que la perte d'un emploi se banalise ne doit pas faire oublier que le chômage reste une expérience problématique pour tous ceux qui la vivent. D'autant plus que le chômage a changé de visage : il n'est plus une parenthèse de courte durée dans une vie professionnelle bien remplie mais s'inscrit de plus en plus dans le temps et marque ainsi durablement l'expérience de milliers de personnes. Voici à ce propos le témoignage de Stéphanie G., demandeuse d'emploi : *« C'est une épreuve humiliante et difficilement surmontable que d'avoir le statut de chômeuse et cette humiliation est renouvelée et aggravée à l'occasion de chacun des échecs dans ma recherche d'un emploi ou lorsque je dois me soumettre aux inévitables démarches administratives. Ne pensez pas que la période du chômage me donne du temps libre pour les activités légitimes des loisirs, c'est un temps vide qui nourrit et entretient un sentiment d'ennui, d'inutilité, sentiment d'autant plus profond qu'un niveau économique faible m'interdit de me consacrer à des activités culturelles ou sportives. L'humiliation et les difficultés financières limitent considérablement toute sociabilité. Sans parler de l'impact familial et des privations imposées aux membres de ma famille. C'est une lutte invisible que je mène chaque jour au sein même de notre société pleine de richesses, où je n'arrive qu'à survivre. Je ne passe pas un seul jour sans penser à trouver un emploi, en me disant que mes efforts finiront par payer. »*<sup>6</sup>

## **Le temps mort**

Comme le décrit très bien Stéphanie, parmi tous les changements qu'elle doit supporter, la modification du rythme de vie est éprouvante. Pour quelqu'un qui a eu un emploi, ce changement est souvent brutal. Il surprend et donne aux chômeurs l'impression d'être projetés dans un temps où il n'y a plus de contrainte ni de repère.

Dans les sociétés occidentales, il est vrai que le temps de travail est l'axe ordonnateur des autres utilisations du temps : on se rend au travail et on organise ses courses, ses loisirs, ses moments en famille en fonction de son horaire de travail. À ce titre, le travail a une fonction essentielle de structuration du temps au quotidien. À ce propos, le fordisme était particulièrement exemplatif : il rythmait la vie par la répétition régulière des tâches : huit heures d'emploi, huit heures de vie consacrées à d'autres activités humaines, huit heures de

<sup>2</sup> [www.stopchasseauxchomeurs.be/fichiers/histoirechomagebelgique.pdf](http://www.stopchasseauxchomeurs.be/fichiers/histoirechomagebelgique.pdf).

<sup>3</sup> [www.onem.be/sites/default/files/assets/presse/Chiffres\\_ONEM\\_fevrier\\_2015.pdf](http://www.onem.be/sites/default/files/assets/presse/Chiffres_ONEM_fevrier_2015.pdf).

<sup>4</sup> Selon les chiffres de l'Onem disponibles à l'adresse : [www.onem.be/fr/les-chiffres-federaux-des-chomeurs-indemnisés-fevrier-2015](http://www.onem.be/fr/les-chiffres-federaux-des-chomeurs-indemnisés-fevrier-2015).

<sup>5</sup> Voir à ce propos la campagne menée par les Équipes populaires : *« Tous des glandeurs »* : [www.tousdesglandeurs.be](http://www.tousdesglandeurs.be).

<sup>6</sup> [www.csc-en-ligne.be/csc-en-ligne/Actualite/nouvelles/stephanie-demandeuse-d-emploi-temoigne.html](http://www.csc-en-ligne.be/csc-en-ligne/Actualite/nouvelles/stephanie-demandeuse-d-emploi-temoigne.html).

sommeil. Une succession implacablement répétitive des périodes de travail et de repos hebdomadaires, une année de labeur rompue par le retour attendu des vacances d'été, de Noël, de Pâques.

Dans son étude intitulée « *Pourquoi travailler encore ?* »<sup>7</sup>, le Cefoc a enquêté auprès de personnes issues de milieux populaires de Wallonie et de Bruxelles. À la question : « *Qu'est-ce qui est difficile lorsqu'on ne travaille pas ou plus ?* », les personnes interrogées répondent : « *Le non-travail est source d'insécurité financière, produit un sentiment d'inutilité sociale et crée un temps vide : il est vécu comme perte d'une 'colonne vertébrale', d'un 'cadre sécurisant'. Il rend difficile de 'trouver son rythme', de 'gérer son temps' : 'Je tournais en rond. C'était un vide'. 'On n'est pas fait pour s'ennuyer chez soi'. 'Cela amène des tensions à la maison : tu es toujours là dans ton coin, tu n'as rien à faire' ».*

On le voit : le rapport des chômeurs au temps peut être problématique. Les travaux de Véronique Ambrosino, docteur en psychologie sociale de l'Université de Reims-Champagne Ardenne apportent quelques clés de compréhension du problème<sup>8</sup>. Lorsqu'il n'y a pas/plus de travail, le présent du chômeur (et de sa famille) devient encombré de préoccupations multiples (joindre les deux bouts, donner un sens à sa vie...). Le temps futur est également en souffrance car un emploi stable permet des projections et rend possibles les projets d'ordre personnel et familial qui y sont liés (obtenir un crédit pour l'achat d'une maison, partir en vacances...).

*La première étude sur la question de la « déstructuration du temps des chômeurs » a été réalisée auprès d'une population de chômeurs d'un village autrichien, Marienthal, par les sociologues Lazarsfeld, Jahoda & Zeisel, en 1933.*

*À cette époque, en Autriche, la crise économique mondiale de 1929 entraîne la fermeture de l'unique grande entreprise de la petite ville : une filature de coton. Les trois quarts de la population sont alors réduits à vivre des allocations de chômage. Pendant plus d'une année, les sociologues Marie Jahoda, Paul F. Lazarsfeld et Hans Zeise ont étudié les désastreuses conséquences subies par cette localité dont la quasi-totalité de la population se retrouve donc sans emploi du jour au lendemain. Bien que datant de plus de 70 ans, ces observations n'ont rien perdu de leur actualité et illustre très bien les répercussions psychologiques et sociales du chômage.*

*Deux ans et demi après la fermeture de l'usine, dans cette localité autrefois si vivante, les chercheurs découvrent une communauté exsangue. Seul compte encore le jour où sont versées les allocations de chômage : le repas est alors amélioré, les dettes sont en partie remboursées. Mais pour le reste,*

- *le parc public est laissé à l'abandon,*
- *la bibliothèque ouvrière est désertée,*
- *plus personne ne lit le journal,*
- *les besoins et les revendications sont revus à la baisse,*
- *les villageois vivent dans l'indifférence, à la petite semaine.*

*Les chercheurs accumulent les récits de vie, les entretiens et les descriptions minutieuses à propos du temps quotidien : « Privés de leur travail et coupés du monde extérieur, les travailleurs ont perdu les aptitudes matérielles et morales à occuper leur temps. N'étant plus contraints de se hâter, ils n'entreprennent plus rien du tout et sombrent progressivement d'une existence bien réglée dans un état de déliaison et de vacuité. »*

*Tandis que les personnes les plus actives et énergiques quittent Marienthal, les autres – ceux qui restent – s'enfoncent donc dans une sorte de non-existence. Leur état de santé et celui de leurs enfants se dégradent, les adolescents traînent dans les rues plutôt que d'aller à l'école. Comme si la situation n'était pas assez désespérée, l'aide publique est réduite. Les habitants de Marienthal ont tout perdu: travail, position sociale, traditions, niveau de vie, estime de soi. « Le désespoir et la déchéance marquent le terme de cette évolution », constatent en résumé les chercheurs.*

<sup>7</sup> *Pourquoi travailler encore ? Sens, non-sens, décence du travail et du non-travail aujourd'hui*, recherche coordonnée par T. TILQUIN, Namur, Cefoc, 2009, p.16.

<sup>8</sup> Voir à ce propos : <http://osp.revues.org/3197> et [www.theses.fr/2001REIML002](http://www.theses.fr/2001REIML002).

Dans le contexte de société actuel, avoir un emploi organise donc le présent et aide à la construction de l'avenir. Par effet miroir, le chômage peut générer, chez la personne au chômage, un stress « à deux temps » qui est à la fois le résultat de ses préoccupations du moment présent et de ses interrogations quant à l'avenir. L'incapacité qu'éprouvent certains chômeurs à donner du sens à leur temps présent et futur est l'illustration de cette déstructuration du temps. Les inquiétudes exprimées par la participante du groupe de formation, maman d'un jeune chômeur de 26 ans, sont bien représentatives de ce qui est vient d'être décrit.

## **Gagner sa vie versus gagner du temps ?**

Passer de l'état de travailleur à celui de chômeur, c'est passer d'une forme d'activité à « l'inactivité » (au sens de l'emploi) et faire face à de nombreux changements qui ont des conséquences identitaires, relationnelles et matérielles. Cet emploi qui fait cruellement défaut, ce chômage « qui dure », renforce en contrepoids le statut de l'emploi. Car, en devenant plus rare, plus difficile à trouver et plus difficile encore parfois à garder, l'emploi s'est « sacralisé ». Pour les chômeurs, il faut alors apprendre à être parmi ceux qui n'en ont pas, à (sur)vivre à côté de ceux qui en ont un. Il faut aussi apprendre à faire partie de ceux qui auraient soudain « trop de temps », à côté de ceux qui n'en auraient pas assez.

Il n'est pas si loin, le temps où des personnes âgées, parlant de quelqu'un ayant trouvé un emploi disaient : il a trouvé « *une bonne place* ». Quel sens recouvre cette expression familière ? On peut se poser la question : parlaient-ils d'une place dans une entreprise par exemple ou, plus fondamentalement, d'une place dans la société ? Aujourd'hui, nombreuses sont les personnes qui ne trouvent pas d'emploi, qui n'ont pas « *une bonne place* », voire même pas de place du tout : que l'on parle d'une entreprise ou de la société en général.

Selon l'étude du Cefoc « *Pourquoi travailler encore ?* », à la question : « *Pourquoi travailler ?* » les réponses sont de plusieurs ordres : « *pour gagner sa vie, pour pouvoir sortir de chez soi, pour avoir des relations, pour se rendre utile à d'autres, pour réaliser un rêve, pour montrer de quoi on est capable, pour s'épanouir* ». La même étude relève que « *le travail est un lieu où l'on est reconnu utile à la société. Il confère reconnaissance et statut. Il n'est pas rare de désigner une personne en précisant : ' C'est le libraire !', 'C'est l'aide-familiale !'* »<sup>9</sup>. Que la personne soit ainsi identifiée à son emploi est bien représentatif d'un certain mode de pensée.

Riccardo Petrella résume bien comment la société occidentale moderne, régie par le capital et ses intérêts, sanctionne durement celles et ceux qui ne trouvent pas d'emploi : « *C'est l'exclusion qui frappe : [...] la valeur et le droit à l'existence et à la reconnaissance de toute personne et activité humaine dépend de sa contribution à la création de richesse pour le capital, financier notamment. Dès lors, dès qu'une ressource humaine contribue peu, voire ne contribue plus ou n'a jamais contribué, à la création de richesse pour le capital, elle cesse d'exister, n'a plus de 'titre' à la reconnaissance sociale et au droit à la vie. Elle est exclue.* »<sup>10</sup>

À ce stade de la réflexion, il est important de rappeler la distinction qui existe entre emploi et travail. Le travail n'est pas l'emploi. Le travail est une dimension structurelle de l'être humain et de l'humanité. L'emploi, quant à lui, est une construction sociale qui permet à l'individu d'obtenir un salaire ou une rémunération en échange d'un travail et qui donne accès à des droits sociaux. Bien souvent, il y a confusion entre emploi et travail. Le témoignage ci-dessous permet de mieux comprendre la différence entre les deux.

« *Je suis ce que l'on appelle une travailleuse sans emploi. Il est vrai que je n'ai plus d'emploi rémunéré mais je fais partie d'un groupe qui se réunit une fois par mois, des personnes sans emploi pour la plupart. Au sein de ce groupe, c'est moi qui organise toutes nos activités : brocantes, voyages, soupers et je réalise les tracts. Cela demande beaucoup d'énergie. Par exemple, pour la brocante, j'envoie le courrier, arrange des contacts. Pour les voyages, je négocie les prix, comme une comptable, auprès des agences de voyage. Pour les soupers, je réalise, derrière les fourneaux ou avec un traiteur, tout à moindre prix, les repas pour toutes*

<sup>9</sup> *Pourquoi travailler encore ? Sens, non-sens, décence du travail et du non-travail aujourd'hui*, op.cit., p.12.

<sup>10</sup> *Paroles de chômeurs, écrits d'inutilisés*, coll. Quotidiennes, Mons, Éd. du Cerisier, p.14.

*les personnes défavorisées et autres afin de leur donner, malgré leurs soucis, une journée de détente ou un bon repas. Ainsi, ils peuvent s'amuser, ce que beaucoup ne peuvent plus se permettre.*

*Je sais que ce n'est pas un véritable travail comme on le conçoit, mais je crois que je travaille autant comme bénévole avec beaucoup de responsabilités que si j'allais faire ma journée à l'usine et puis j'aime cela parce que ça me rapproche des gens. Avoir un dialogue avec eux, non seulement sur leur travail perdu mais aussi sur leur quotidien, entretient, activité après activité, des relations d'amitié et c'est là que l'on peut encore dire qu'il y a de la solidarité. Alors, je ne sais pas si selon vous c'est du travail mais pour moi c'est un besoin de me sentir utile pour les autres. »<sup>11</sup>*

La lecture de ce témoignage permet de bien comprendre qu'une personne sans emploi peut, par son travail, même s'il n'est pas rémunéré, apporter quelque chose à la société. Il permet aussi de comprendre à quel point assimiler la valeur et l'utilité sociale d'un individu à un emploi est réducteur.

## **Un temps d'arrêt pour retrouver du sens**

Le témoin venu dans le groupe CIEP-Cefoc a expliqué combien il avait été important pour lui de « remplir » son temps devenu vide par des activités qui avaient du sens. Que ce soit pour réaliser des travaux chez lui, chez d'autres, comme bénévole, en apportant présence et/ou aide à des personnes devenues dépendantes, dans le cercle familial ou à l'extérieur de celui-ci... Des initiatives individuelles qui permettent de cultiver des liens, du sens et qui, notamment à ce titre, sont donc très importantes.

Il existe également d'autres groupes dans lesquels les personnes sans emploi peuvent puiser du sens. Comme dans le témoignage ci-dessus, il peut s'agir de groupes pour travailleurs sans emploi. Les syndicats portent plusieurs initiatives de ce genre<sup>12</sup>. Les démarches d'Éducation permanente, qui permettent de réfléchir en groupe sur des mécanismes d'écrasement que porte la société, peuvent également aider les personnes qui subissent des dominations, des stigmatisations... à comprendre le contexte dans lequel elles prennent place, à prendre conscience des idéologies qui sont à l'œuvre.

La prise de recul qui y est proposée augmente la lucidité des participants sur le fonctionnement de la société en général. Cela amène à prendre conscience que le problème du chômage et ses répercussions psychosociales ne sont pas qu'une question individuelle. La situation est bien plus complexe qu'une question de « capacité », de « responsabilité » ou de « volonté » personnelle...

À l'issue d'un parcours de formation comme celui vécu au sein du groupe CIEP-Cefoc, le regard porté sur soi et sur les événements de vie s'en trouve plus construit : une prise de conscience et la connaissance critique des réalités de la société remettent debout, déculpabilisent, et permettent de réaliser que, même sans emploi, toute personne a droit à avoir une place reconnue au sein de la société.

La conclusion peut être résumée par ces quelques mots de Ricardo Petrella : « *Tout habitant de la planète est citoyen par le seul fait qu'il est. Son existence ne dépend pas de sa rentabilité pour le capital.* »<sup>13</sup>

Karinne NOIRET,  
Formatrice permanente au Cefoc

---

<sup>11</sup> Ibidem, pp.50-51.

<sup>12</sup> Voir à ce propos : [www.csc-en-ligne.be/csc-en-ligne/La-CSC/Que-faisons-nous/Travailleurs-sans-emploi-TSE/travailleurs-sans-emploi.html](http://www.csc-en-ligne.be/csc-en-ligne/La-CSC/Que-faisons-nous/Travailleurs-sans-emploi-TSE/travailleurs-sans-emploi.html) et [www.fgtb-wallonne.be/travail-de-terrain/chomeurs](http://www.fgtb-wallonne.be/travail-de-terrain/chomeurs)

<sup>13</sup> *Paroles de chômeurs*, op.cit., p.16.

## **Pour aller plus loin**

*Paroles de chômeurs, écrits d'inutilisés*, coll. Quotidiennes, Mons, Éd. du Cerisier.

*Pourquoi travailler encore ? Sens, non-sens, décence du travail et du non-travail aujourd'hui*, recherche coordonnée par Thierry TILQUIN, Namur, Cefoc, 2009.